



CHRISTINE
LAMER

Kateri

ROMAN



RECTO
VERSC 

PREMIÈRE PARTIE:
1950-1971

Chapitre 1

Il était tombé des peaux de lièvres. La première bordée de neige de novembre avait rapidement blanchi le décor automnal de ce quartier de Laval-des-Rapides. La petite rue de l'Étoile, entre les rues Grenon et Derome, paraissait moins triste, moins pauvre avec la neige qui brillait sous le soleil. La rue descendant en zigzag vers le sud se démarquait des autres artères bien droites et se distinguait aussi par ses maisons à l'architecture hétéroclite. On n'y voyait pas les petits bungalows propres des rues Quintal, Saint-Luc, Meunier ou Bazin. Quelques-unes, bigarrées, avaient une certaine allure, mais plusieurs semblaient faites en carton. Particulièrement celle de la famille Coulombe, le « taudis des sorciers », comme l'avaient baptisée les voisins, à cause de la grand-mère d'origine algonquine.

La mansarde sans fondations penchait du côté droit tout en se tenant mystérieusement debout, comme un pantin retenu par des fils invisibles venus du ciel.

– Un *cristi* de tremblement de terre et le taudis des sorciers tombera comme un château de cartes, avait prédit le voisin d'en face, Oscar Jutras. Maudites plumes sans allure!

Dès leur arrivée, l'année précédente, avec leur marmaille, les nouveaux résidents avaient été stigmatisés. Les voisins se méfiaient des «sangs mêlés» qui portent malchance. On les regardait de travers. Cependant, les sept garçons, les grands-parents maternels, papa Paul et maman Yvette enceinte d'un huitième enfant arrivaient à survivre dans la cabane plantée de guingois et guère plus grosse qu'un trou de mulot comparativement à ses voisines.

Yvette Coulombe était «repartie pour la famille». C'était la norme dans la province de Québec à l'époque et une obligation aux yeux de l'Église catholique. Après Dieu, la famille! Les époux avaient fait leur devoir de chrétiens, comme la majorité des couples québécois francophones.

Le curé ne se lassait pas de rappeler ce singulier commandement du haut de la chaire le dimanche et s'assurait que son homélie avait porté des fruits lors de ses visites paroissiales. Empêcher la famille était un péché mortel et la méthode Ogino, désapprouvée par Rome jusqu'à l'année suivante, en 1951, n'était pas toujours fiable. Le gynécologue japonais avait peut-être identifié l'ovulation entre le douzième et le seizième jour après le début des menstruations, mais la fertilité et la visite des spermatozoïdes préféraient plus souvent l'ardeur à la rigueur des cycles.

Papa Paul trimait dur comme livreur pour la boucherie de Pont-Viau, la municipalité située à l'est du boulevard des Laurentides. Les livraisons se faisaient à vélo, été comme hiver, et les pourboires sur lesquels il comptait pour arrondir les semaines étaient bien minces. Heureusement, le patron avait bon cœur et donnait les restants de viande et de volaille à son employé.

Un os de bœuf parfumait la soupe aux légumes présente à tous les repas et les chutes de viande variées faisaient le meilleur ragoût. Les femmes de la maison se dépassaient en cuisine afin de nourrir les bouches affamées. On savait étirer la sauce! Grand-maman Thérèse régala la tablée avec des piles de crêpes au sarrasin accompagnées de mélasse additionnée d'eau. Une fois l'an, le cousin de Saint-Eustache, Gérard Lavigne, débarquait avec son sirop d'érable et c'était la fête chez les Coulombe.

Yvette et sa mère piquaient de jolies courtepointes qu'elles vendaient lors des expositions artisanales des cercles de Fermières et des Filles d'Isabelle.

Chaque matin, à l'aurore, grand-papa Armand allait chercher quelques bûches dans la *shed* à l'arrière de la maison pour alimenter le poêle à bois qui servait au chauffage et comme cuisinière. Mais ce matin-là, lendemain de tempête, le 15 novembre 1950, le poêle ne chauffait toujours pas et les fenêtres à l'intérieur étaient blanches de givre.

– Armand! On gèle comme des crottes! lança grand-mère Thérèse en arrivant dans la cuisine.

Personne. Seulement les quatre premiers garçons de la famille entassés sur le lit de fer à côté du poêle éteint.

– Vlimeux d'verrat! Où c'est qu'y est passé? se dit-elle en ouvrant la porte arrière.

Il était là, allongé sur un banc de neige, la tête sur une bûche tachée de sang. Thérèse s'approcha de son mari en hurlant comme une folle.

– Armand!

Le cri de détresse à fendre un bouleau avait réveillé non seulement la maisonnée mais aussi les voisins.

– Armand! Mon Armand!

Elle s'écroula à son tour dans la neige lorsque son gendre sortit de la maison. En voyant sa belle-mère en jaquette et en pantoufles, il revint sur ses pas et entra dans la cuisine.

– Yvette! Apporte une couverture pour ta mère! Vite!

Il s'approcha du vieillard qui gisait sur le sol, les lèvres bleues par le froid, les yeux révulsés.

– Bâtard! laissa-t-il échapper en constatant l'état de son beau-père.

Yvette sortit à son tour avec une courtepoinette piquée de ses mains. Elle s'empressa de couvrir sa mère, qui se releva péniblement. Paul regarda les deux femmes, ne pouvant articuler un mot. Son beau-père avait rendu l'âme.

Tous les enfants Coulombe étaient maintenant à l'extérieur et quelques voisins assistaient à la scène, impuissants devant la douleur de la pauvre famille. Le voisin d'en face, qui était le premier à rire d'eux, offrit son aide spontanément.

– Si j'peux faire qu'qu'chose, gênez-vous pas...

Paul le remercia du bout des lèvres. Les enfants reniflaient parce qu'un gars, ça ne pleure pas. Hubert, le plus jeune garçon dans les bras de Jean, son frère aîné, ne saisissait pas vraiment ce qui se passait. Il n'y avait que les deux femmes qui braillaient dans les bras l'une de l'autre. Puis, Yvette s'arrêta brusquement, les yeux écarquillés comme si elle avait vu un fantôme se dégager du corps de son père raide mort.

– Mon Dieu! Mon Dieu! Mon Dieu! dit-elle comme en une litanie.

– Ben oui! Que veux-tu? Ton père est près du bon Dieu maintenant...

– Non!

– Ben... il est peut-être pas encore rendu...

– Non, Paul! Mes eaux ont crevé!

Elle est née tout juste une heure après le décès de son grand-père. Étendue sur le lit conjugal, Yvette tenait la petite emmaillotée dans une couverture de flanelle. Sa

mère finissait le travail en recueillant le placenta dans une cuve de métal.

– La huitième de la famille sera célèbre! déclara grand-mère Thérèse en examinant le placenta sangui-nolent comme une gitane lisant dans des feuilles de thé.

Yvette ne savait plus si elle devait se réjouir de la venue d'une première fille après sept garçons ou s'aban-donner au chagrin que lui causait la mort subite de son père.

– Pis, ce sera la dernière d'la famille itou! déclara la sage-femme.

– Maman, comment le sais-tu? Est-ce que tu vois ça dans ta cuve? demanda Yvette en tendant son sein droit à la petite qui tétait goulûment.

– Je l'sais! Un point c'est tout! Pis en plus, elle est vorace sans bon sens! Rien à voir avec la naissance de tes sept garçons. C'est une vieille âme, déclara solennel-lement l'aïeule.

En donnant le sein, Yvette se sentait plus déten-due et en même temps plus forte, une sensation nouvelle, étrange, qu'elle n'avait jamais ressentie lors des autres accouchements. Elle regarda la petite plus attentivement cette fois. «Oui, ma fille chérie, tu es différente, je le sens», se dit-elle à elle-même.

– Il lui faut un prénom bien spécial à ce joli minois. T'as une idée, maman? Je pensais peut-être à Juliette ou bien Aurore...

– T'es folle ma parole! Doux Jésus! Prononce plus jamais le nom d'Aurore dans la maison, ma p'tite

filles! Tu sauras que j'ai connu la marâtre d'une pauvre enfant martyrisée, morte à l'âge de dix ans, qui s'appelait justement Aurore.

Grand-mère Thérèse baissa le ton et poursuivit son récit.

– Elle s'appelait Marie-Anne Houde. Elle avait été condamnée à la pendaison pour le meurtre de sa belle-fille, la petite Aurore. Elle a échappé de justesse à l'échafaud parce qu'elle avait accouché de jumeaux alors qu'elle était derrière les barreaux. Les gens ont eu pitié d'elle! Après quinze ans d'emprisonnement à Kingston, en Ontario, elle a fini sa vie à Montréal... chez ma cousine, qui a eu la bonté de l'accueillir. Elle est morte un an plus tard d'un cancer du sein. C'était le 12 mai 1936...

La mère d'Yvette avait baissé la tête, comme hypnotisée par la masse rougeâtre du placenta dans la cuve de métal posée sur ses genoux.

– J'ai jamais parlé de ça à personne! Une vraie honte dans la famille! On tient ça mort si tu vois c'que j'veux dire... Mort! Dieu du ciel! Mon Armand!

La mort subite de son mari, éclipsée temporairement par l'accouchement inattendu de sa fille, ramenait brutalement Thérèse à la triste réalité. L'aïeule pleurait maintenant en silence et ses larmes tombaient une à une sur le placenta.

« Je n'ai pas eu le temps de lui dire à quel point je l'aimais; partir si jeune, un homme si bon, on aurait dit un saint... », pensait-elle.

Puis, elle leva la tête, soudainement inspirée.

– Pourquoi pas Kateri ?

– J’ai jamais entendu un prénom pareil !

La petite avait cessé de boire et Yvette se redressa sur le lit en refermant le devant de sa jaquette.

– Kateri Tekakwitha, une jeune Iroquoise déclarée vénérable par le pape Pie XII il y a sept ans ! Une vraie sainte !

– Décidément, tu passes d’une démonsse à une sainte en criant ciseau !

Les Coulombe avaient enterré grand-père Armand le matin, puis baptisé la dernière-née le même jour. Pas de temps perdu et moins de dépenses. L’assurance-vie du défunt d’une valeur de trois cents piastres avait amplement suffi à couvrir les frais. Au fond, l’arrivée de la petite Kateri avait facilité en quelque sorte le départ de l’aïeul. Étrange et singulier synchronisme.

Après le baptême, la famille endimanchée était revenue à pied de l’église Saint-Christophe, à Pont-Viau, située quelques rues à l’est du boulevard des Laurentides. À cette époque, la famille, qui ne possédait pas encore d’automobile, faisait partie de la paroisse Saint-Claude, mais l’église n’était pas encore construite.

Jean, l’aîné des garçons, âgé de quatorze ans et désigné comme parrain, tenait fièrement sa filleule à la

tête de la procession. Suivaient le second des fils, Luc, douze ans, les jumeaux Paul junior et Léon, dix ans, puis les trois derniers garçons, Gabriel, huit ans, et Marc et Hubert, six et quatre ans.

Au bras de son mari, Yvette était très élégante dans son manteau de drap beige, son béret posé sur le côté de la tête. Des cheveux châtain mi-longs et ondulés encadraient son visage, avec une frange sur le front. On disait de madame Coulombe qu'elle était une beauté naturelle avec ses grands yeux verts, ses sourcils pleins et bien dessinés et sa silhouette élancée malgré les grossesses. Dans les grandes occasions, elle soulignait ses longs cils en les enduisant de rimmel en pâte qu'elle appliquait avec une petite brosse après l'avoir humectée du bout de la langue.

Grand-mère Thérèse avait accepté le rôle de marraine à la condition que le second des fils, Luc, prenne la relève à son décès. Corine, la sœur d'Yvette, insultée par la décision de leur mère, les avait quittés rapidement après l'enterrement avec sa tralée d'enfants.

– On sait ben! Yvette pis ses enfants sont tes préférés! T'as jamais pensé à moi, maman! Pis toi, ma sœur, t'es pas mieux! J'aurais pu être la marraine, moi aussi! On n'a jamais vu ça deux parrains! Vous me r'verrez pus pantoute!

La mère de famille avait ramassé sa marmaille en criant comme une cane affolée protégeant ses canetons.

– J'y vas pas, au baptême d'la p'tite! Pis mon cadeau, vous pouvez vous le mettre là où le dos perd son nom!

Avant de suivre Corine, son mari, Alphonse, sourd et muet, avait tenté sans succès d'excuser sa femme en gesticulant nerveusement.

– Pauvre Alphonse! Y doit se faire étriver par la Corine, pauvre diable! avait laissé échapper Paul en le regardant courir vers sa femme et ses douze enfants.

Toute la famille s'était réunie autour de la table réfectoire pour le repas préparé en l'honneur de la petite Kateri et à la mémoire du grand-père. Chacun allait se régaler de jambon à l'ananas, offert par le boucher, de fèves au lard et de pommes de terre. Le cousin de Saint-Eustache, Gérard Lavigne, avait apporté le précieux sirop récolté le printemps précédent. On aurait dit une véritable cabane à sucre, mais dans le mois des morts.

Le moment était solennel, car avant de réciter le bénédicité et de commencer à manger, l'homme de la maison tenait à dire un mot. Paul Coulombe était d'assez grande taille, cheveux noirs, les yeux bleus, un sourire charmeur. Il était plutôt timide de nature. Il se leva en se raclant la gorge.

– J'aimais beaucoup mon beau-père. J'ai pas hésité une minute quand on a déménagé ici, à Laval-des-Rapides. Mes beaux-parents avaient perdu leur maison, rasée par un incendie; ils étaient tout nus dans la rue, comme on dit. On n'était pas riches, on l'est toujours pas, mais on avait du cœur pis on l'a pas

perdu ! À la mémoire d'Armand Brochu et à la santé de notre p'tite dernière ! Bénissez-nous, ô mon Dieu, ainsi que la nourriture que nous allons prendre. Amen.

Tout le monde trinqua après avoir dit la prière en chœur. Les enfants buvaient du *cream soda*, sauf les plus vieux, qui avaient eu la permission de boire de la bière, comme les adultes. C'était de la Dow, la fameuse bière brassée à Montréal, la bière la plus populaire et la plus vendue au Québec. Ils étaient tous assis autour de deux tables à cartes montées pour l'occasion. L'ambiance était agréable et chacun se remémorait les histoires vécues avec Armand Brochu, quand on frappa à la porte.

– C'est peut-être la Corine qui vient écornifler ? dit en blaguant le cousin Lavigne.

– On n'attend personne d'autre, dit Paul en se levant de table.

Il se dirigea vers l'entrée avec ses fils Jean et Luc. Le père ouvrit la porte et eut la surprise de sa vie en voyant quelques voisins venus en procession. Lucienne Jutras, la femme du voisin d'en face qui n'en ratait jamais une à propos d'eux, prit la parole.

– On s'est cotisés, les voisins et moi... c'est pas grand-chose, mais c'est de bon cœur ! Pour la petite et pis vot'famille itou... et en passant, nos sympathies pour vot'beau-père.

Madame Jutras remit un panier rempli de victuailles et un autre plus petit contenant des vêtements de bébé.

Yvette s'approcha de son mari avec le bébé dans ses bras.

– C’est ben gentil de votre part, dit-elle en s’adressant aux voisins. Entrez, pis faites comme chez vous! Y en a encore, d’la place! Pis on a d’la Dow...

– Vous êtes ben fine, madame Coulombe, répondit Lucienne Jutras. On venait juste vous apporter nos cadeaux.

– Venez, venez, enchaîna Paul en ouvrant toute grande la porte d’entrée.

– Une bière pis c’est toute! souligna un voisin en entrant dans la maison.

Une voisine se pencha discrètement vers Lucienne Jutras et lui souffla :

– Vous aviez raison, y sont comme nous autres! Ben pauvres pis ben généreux! C’est pas c’que pense vot’mari! Y est pas venu avec vous?

– Non... y’a un gros rhume... Oui, je l’sais! Mon Oscar étiquette les gens trop vite! Chu ben de vot’avis, madame Côté. Les Coulombe, c’est du ben bon monde!

– J’aime pas mon nom! J’aime pas l’école! J’veux rester ici!

Kateri avait maintenant six ans, mais elle paraissait en avoir dix. Elle était plus grande que toutes ses camarades de première année à l’école Sainte-Cécile. Depuis le début de septembre 1956, elle détestait chaque jour passé en classe, victime d’intimidation. Les filles de

son groupe se moquaient de la « squaw à plumes », de sa grandeur, de ses cheveux bouclés blonds, de ses yeux pers, de sa tenue vestimentaire, mais surtout de son étrange prénom. Kateri se défendait toujours en menaçant ses camarades de représailles de la part d'un de ses frères qui étudiaient en face, à l'école Saint-Gérard.

– Mes frères vont vous casser la margoulette! criait-elle pendant la récréation dans la cour commune des deux écoles, l'école des filles, Sainte-Cécile, et celle des garçons, Saint-Gérard.

– Ah oui? Tu sauras que mon père est plus fort que ton père, Kateri Coulombe dite KC!

– KC, KC, KC! répétaient les petites filles en chœur.

KC sonnait bien comme le mot « cassé ». La plus frondeuse poursuivait de plus belle:

– KC est cassée comme un clou! Cassée comme le pauvre Job de la Bible assis sur son tas de fumier!

– Je les haïs toutes! Pourquoi est-ce que je ne m'appelle pas Marie ou Anne comme les autres? Pourquoi je suis différente des autres, pourquoi on est pauvres?

Yvette tentait chaque fois une explication pour apaiser sa fille, qui revenait inlassablement de l'école le cœur à l'envers et les yeux rougis de colère.

– Oui, tu es différente parce que tu es unique! Il n'y aura jamais une autre Kateri comme toi. Tes camarades sont jalouses, un point c'est tout! Tu dois l'accepter et avoir du caractère! Tu es une belle grande fille intelli-

gente et forte, au-dessus de la moyenne, profite-en! C'est uniquement toi qui mets ce que tu désires dans ton sac à souhaits.

– Qu'est-ce que c'est, un sac à souhaits?

– C'est une image, si tu veux. Tout ce que tu désires, ce que tu aimerais faire dans la vie, tu le mets dans ton sac. Si tu décides d'être première de classe, tu auras ta maîtresse d'école de ton côté! Si tu souhaites gagner beaucoup de sous un jour, il faudra étudier et travailler très fort pour atteindre le sommet. Comme dit ta grand-mère: chacun porte son sac!

En regardant sa fille, Yvette remarqua qu'elle avait peut-être le physique de son père, mais côté caractère, elle tenait surtout d'elle. Elle était du genre déterminée et ne baissait jamais les bras. Tout le portrait des Brochu.

– Justement, je veux avoir la télévision, comme mes amies! Et puis le téléphone! Je veux une maison avec des briques comme les autres! Des belles robes! J'hais mes vêtements cousus dans ceux de mes frères! Je veux manger du steak comme tout l'monde! Je veux...

Elle n'avait pu finir sa phrase. Des cris venant de l'extérieur lui avaient cloué le bec. Yvette enfila son manteau et sortit rapidement. Kateri regarda par la fenêtre, mais le banc de neige grossi par la souffleuse lui bloquait la vue. Elle s'habilla à son tour et rejoignit sa mère à l'extérieur.

Des enfants criaient au secours pendant que ses jeunes frères et d'autres voisins tentaient de les dégager de l'igloo construit dans un amoncellement de neige qui

venait de s'effondrer. Yvette alla chercher une pelle dans la *shed* et revint rapidement sur les lieux.

– Ôtez-vous, les enfants! ordonna-t-elle. Vous n'aidez pas en piétinant partout. Laissez-moi pelleter et allez chercher de l'aide. Appelez la police, les pompiers! Vite!

– Maman! Je vois une tuque rouge ici! cria la benjamine.

– Pourvu qu'il ne soit pas trop tard! Y en a combien là-dedans? demanda-t-elle à ses jeunes fils.

– Ils sont deux, maman, dit Marc.

– Y a le petit Marcel, pis son frère Georges, ajouta Hubert.

Pendant qu'Yvette creusait minutieusement autour de la tuque rouge pour dégager l'enfant, Kateri s'était engouffrée dans le tunnel. Elle aperçut une botte, puis une autre, et tira de toutes ses forces. Elle réussit à rejoindre le petit garçon qui parvint à bouger. La fillette ne sentait plus ses mains mais, malgré tout, elle continua de pousser l'enfant de toutes ses forces vers l'extérieur de l'igloo. Au même moment, sa mère sortait Georges in extremis en l'agrippant par les épaules.

– Kateri? Où est ma fille?

– Elle est ici, madame Coulombe! Elle a sauvé le petit Marcel! dit l'un des enfants.

– Doux Jésus! Tu aurais pu étouffer à ton tour!

– Ben non, maman! Je suis différente des autres! Je suis très forte, tu l'as dit toi-même! Et puis, j'ai voulu t'aider. C'était un souhait dans mon sac!

Le récit du sauvetage des enfants ainsi que les commentaires sur la bravoure dont avaient fait preuve Kateri et sa mère se propagèrent dans la paroisse comme une traînée de poudre. Et, fait cocasse, celui qui devait une fière chandelle aux secouristes, le papa des rescapés, était nul autre que le voisin d'en face!

– Plus de peur que de mal! Un vrai miracle! s'exclama Oscar Jutras en entrant chez les Coulombe. Vous avez sauvé la vie de mes garçons! J'sais pas comment vous remercier!

Toute la famille était réunie dans la cuisine et regardait silencieusement le voisin flanqué de sa femme et de leurs garçons. Tout le monde savait qu'il était le premier à rire d'eux dans leur dos. Oscar Jutras se tenait près de la porte et n'osait pas faire un pas. Il sentait que chaque membre de la famille avait une crotte sur le cœur. On savait ce qu'il colportait comme faussetés. Les enfants, surtout, étaient la cible de railleries à propos des Indiens. C'était le silence total dans la pièce. Seul le poêle crépitait en dispersant une faible chaleur dans la maison. Puis, Kateri se leva et regarda le voisin dans les yeux.

– On n'est pas des sauvages, monsieur Jutras!

– Kateri, tais-toi! ordonna son père.

Jean, l'aîné de la famille, se leva à son tour.

– Ma sœur a raison! On n'est pas des sauvages!

Tous les autres garçons imitèrent leur sœur à tour de rôle en geste de solidarité. La benjamine se sentit vrai-

ment forte et unique. Elle avait lancé le mouvement. Elle était fière d'elle et reconnaissante envers ses frères. Les parents aussi étaient très fiers de leurs enfants, en particulier de la petite dernière. Quel caractère ! pensèrent-ils.

Madame Jutras poussa son mari discrètement et celui-ci fit un pas en avant. Il regarda la tralée d'enfants. Malgré les vêtements défraîchis, rapiécés, trop petits ou trop grands, les enfants Coulombe brillaient tous par leur regard vif et intelligent. Ils avaient entouré leur sœur, qui dépassait déjà d'une tête les deux derniers garçons. Celle-ci portait une robe cousue avec le haut d'une salopette en denim et le bas d'un reste de robe fleurie de sa mère. On oubliait vite son étrange accoutrement en la regardant. On ne voyait que ses beaux yeux pers et cette chevelure blonde et bouclée qui contrastait avec la tignasse foncée de ses frères. Un portrait de famille touchant, intimidant même, qui décontenançait le voisin à court de mots. Sa femme, Lucienne, prit les devants.

– Comme le disait mon mari, un vrai miracle ! On aurait cru à l'intervention de la petite Kateri Tekakwitha, bénie par Pie XII il y a quelques années...

– Je... m'excuse ben sincèrement si je vous ai offensés tout le monde... euh... monsieur Coulombe...

– Vous pouvez m'appeler Paul.

– Paul... comme je vous l'disais, j'sais pas comment vous remercier... en fait, oui, j'peux peut-être faire quelque chose pour vous pis vot'famille...

– Y m'semble que vous avez déjà dit ça quand mon grand-père est mort pis vous avez rien fait ! souligna Jean.

Tous les yeux étaient rivés sur le voisin qui avait retrouvé un peu d'aplomb.

– Écoutez-moi... poursuivit Oscar Jutras. Mes patrons cherchent des travailleurs pour l'extraction du calcaire. Le salaire est pas pire... Tout c'qu'y faut, c'est des bons bras pis du cœur à l'ouvrage. *That's it!*

– Merci, dit Paul en s'avançant vers lui. La job ne peut pas être plus difficile que de rouler en bicycle dans la neige pis la sloche. C'est où au juste ?

– Je travaille à la carrière Miron, à Ville Saint-Michel, propriété des frères Miron. Des ben bons boss! Y viennent d'acheter les petites carrières autour. C'est gros en masse! Y a un projet de cimenterie pour faire du béton. C'est l'avenir, le béton!

Grand-mère Thérèse, qui s'était tue depuis l'arrivée des voisins, se leva à son tour.

– La vénérable Kateri Tekakwitha, surnommée le lys des Mohawks, a fait ben des miracles! Pis là, on en est tous témoins: vos petits garçons ben en vie, pis d'ouvrage pour mon gendre. Rendons gloire à Dieu et à l'intervention d'une sainte de chez nous!

– Et pis moi aussi, marraine! ajouta Kateri.

L'atmosphère avait changé et chacun avait le cœur plus léger. Paul serra la main de son voisin, les femmes s'embrassèrent et les enfants sautèrent de joie, entraînant avec eux le p'tit Marcel et son frère Georges.

Les voisins allaient sortir lorsque Lucienne Jutras revint sur ses pas.

– J’ai vu vos courtepointes à la vente de charité pour la construction de notre église Saint-Claude. Ma sœur est acheteuse chez Dupuis Frères, à Montréal. J’suis certaine que vos belles couvertures se vendraient comme des p’tits pains chauds! Piquez, mesdames! Vous allez avoir des commandes, c’est moi qui vous l’dis!

Ce soir-là, après le chapelet en famille, diffusé sur les ondes de CKAC, papa Paul ferma le poste de radio en bakélite vert mousse installé sur la glacière. Puis, il s’adressa aux membres de la famille toujours agenouillés dans la cuisine.

– Mes enfants, grand-maman Thérèse, Yvette, je tiens à vous dire une chose. Je suis fier de vous, ma chère famille, je vous aime même si j’vous l’dis pas souvent...

Le paternel essuya ses yeux avec son mouchoir gris en coton. Les enfants le regardaient en silence dans un grand recueillement. Il poursuivit en se raclant la gorge.

– On va s’en sortir, les enfants! On va se sortir de la misère noire. Le vent tourne, pis y est grand temps qu’y tourne pour nous!

Kateri s’approcha de son père, le prit par le cou et lui donna un beau bec sonore sur la joue.

– J’tte promets que j’vais être la première de ma classe à la fin d’l’année!

TOME 1

« La huitième de la famille sera célèbre ! » déclara la vieille femme en examinant le placenta sanguinolent comme une gitane scrute des feuilles de thé pour y lire l'avenir.

Non, Kateri ne connaîtra pas le triste destin des Coulombe, chez qui la pauvreté est considérée comme un membre à part entière de la famille. La jeune fille a de l'ambition et rêve par-dessus tout de devenir comédienne. Pour atteindre les sommets, elle n'hésitera pas à écarter avec rudesse ceux qui se trouvent sur sa route. Mais la vie a ses propres règles et la jeune femme y sera confrontée... pour le meilleur et pour le pire.

En quarante ans de carrière, Christine Lamer s'est révélée dans plusieurs rôles marquants, tant à la scène qu'au petit écran. De l'horrible Jackie de L'Or du Temps à la douce Marisol, sans oublier l'espionne Bobinette, elle incarne à elle seule une galerie de personnages. À titre d'animatrice, elle apparaît régulièrement à la télévision et à la radio. Kateri est son premier roman.



ISBN 978-2-924259-16-0

